

Et, fondant en larmes, elle couvrait de baisers le front de Saint-Lambert,

Il revint à lui une minute et la reconnut. Il lui sourit. Dieu me pardonne ! il y avait de la raillerie dans ce sourire de la mort.

— Tiens, dit-il, c'est vous, Florentine ?

— Oui, murmura la malheureuse d'une voix frémissante, c'est moi, moi, Florentine.

— Et dire, ajouta le moribond, dont la voix s'éteignait, dire que je meurs comme un sot sans avoir été votre amant.

La pauvre femme eut un tremblement convulsif, l'image de la terreur passa dans ses yeux ; on eût dit qu'elle entendait un coup de tonnerre. Étaient-ce bien là les adieux de l'amour ? Mais les femmes et les hommes aussi, hélas ! ne veulent pas croire au témoignage de leur raison quand ils subissent le fanatisme de la passion ; elle reposa ses lèvres sur le front du sceptique.

— Oh ! ne meurs pas, ne meurs pas, lui disait-elle. Je suis à toi, tout entière à toi, tu le sais bien. Ne meurs pas ; nous irons en Italie, dans une villa charmante, au bord de la mer. Oh ! ne meurs pas ! Je t'aime ! je t'aime ! Ne meurs pas ! siron je meurs avec toi !

Les sanglots étouffèrent sa voix.

Saint-Lambert avait écouté, toujours railleur, cette navrante élegie ; il se souleva, les lèvres blanches, l'œil terne, et d'une voix plus haute, d'un cri supérieur, il répondit ces mots horribles :

— Bah ! vous en prendrez un autre.

Florentine jeta un cri où la colère se mêlait à la désolation et à la honte ; elle laissa tomber, elle rejeta, pleine d'horreur, la tête déjà livide qui reposait dans ses bras ; cette tête, ainsi repoussée, retomba lourdement et frappa le sol.

La malheureuse se leva droite et terrifiée, agitant ses mains tachées de sang ; elle recula comme devant un spectre ; c'en était un en effet : c'était celui de la réalité déchirant le voile des illusions.

Saint-Lambert avait fait son dernier effort dans ce blasphème ; il rendit un flot de sang et ne bougea plus.

Florentine, debout, immobile, pétrifiée, le front dans les mains, les yeux secs, resta quelques secondes ainsi ; puis elle se retira lentement vers son mari, et regarda cette belle tête de vieillard déjà couverte d'une pâleur qui ne devait plus passer.

Il se fit en elle une révolution ; elle se laissa

tomber à genoux et se traîna ainsi jusqu'aux pieds de lord Blackstone.

Celui-ci lui tendit la main, elle la prit et la baisa.

— Mon enfant, dit lord Blackstone d'une voix déjà faible, me pardonnez-vous ?

— Oh ! dit Florentine prosternée, ne m'accablez pas.

— Lord Blackstone reprit ainsi :

Les torts viennent de moi, je le reconnais ; vous ne m'aimiez pas, vous ne pouviez pas m'aimer. J'ai eu tort de vous épouser ; vous m'avez accepté ne sachant pas ce qu'est le mariage. Cet homme est venu, jeune et beau, séduisant, vous l'avez aimé ; c'était de votre âge. Les torts viennent de moi. Pardon, mon enfant ; j'ai fait votre malheur, je meurs puni. Pardon !

Florentine sanglotait sans pouvoir proférer un mot.

Les spectateurs de cette scène déchirante pleuraient autour de cette mort sublime ; quelques paysans, des femmes, des enfants, attirés par les coups de feu, se tenaient auprès de nous ; le cadavre de Saint-Lambert gisait abandonné ; on était allé chercher un prêtre.

Enfin, Florentine put parler.

— Pardon ! pardon ! dit-elle ; je pleurerai, je prierai, j'expierai.

— Oui, priez pour moi, dit lord Blackstone.

Je m'élançai vers lui.

— Monsieur, monsieur, m'écriai-je, vous pouvez pardonner sans regret. A cette heure elle est encore digne de vous ; elle est restée pure.

Florentine se souleva rayonnante.

— Comment le savez-vous ? cria-t-elle, comment le savez-vous ?

— Lui ! répondis-je en montrant le cadavre de Saint-Lambert ; lui ! c'est lui qui me l'a dit ; je le jure sur mon honneur et sur ma foi de chrétien.

Le pâle visage de lord Blackstone s'éclaira d'un rayonnement céleste.

— Mon enfant, dit-il, ma pauvre enfant. Oh ! sois bénie et pardonnée ; ton front, un dernier adieu !

Florentine appuya son front aux lèvres glacées du vieillard ; elle-même déposa un dernier baiser sur ces cheveux blancs qu'elle avait respectés.

Lord Blackstone murmura quelques prières ; les assistants se mirent à genoux, priant aussi ; il fit le signe de la croix d'une main défaillante, et il mourut.

Florentine s'évanouit.

Aidé du docteur et des paysans, je la portai moi-même dans la voiture, et nous nous éloignâmes au galop de ce lieu d'horreur.

XV.

L'AVEU.

Nous courûmes toute la nuit sans échanger une parole. Lady Blackstone, renversée au fond de la voiture, semblait privée de sentiment. Au jour, M. de Langenais et moi nous nous communiquâmes par les yeux la pitié que nous inspirait cette pauvre femme ; on lui demanda si elle avait besoin de quelque chose, elle détourna négativement la tête.

Je n'avais pas fermé l'œil pendant toute cette nuit ; un monde de réflexions occupa ma pensée. Voilà donc, me disais-je, un des mille épisodes où vient aboutir le désordre des passions. Voilà comment des êtres, à qui la Providence avait donné tant de moyens pour arriver au bonheur, se creusent, de leurs propres mains, un abîme de calamités.

Lord Blackstone, sachant bien qu'une jeune fille ne peut aimer un vieillard de soixante ans, si noble, si doux et si bon qu'il soit, a recherché la main de Florentine. Cet homme, déjà près de la tombe, s'est uni à la femme qui mettait le pied sur le seuil de la vie ; la raison ne l'a-t-elle pas condamné ? N'a-t-elle pas dû lui crier : Ce mariage sera ton supplice ; tu aimeras et ne seras point aimé ; tu voudras ta femme joyeuse, et ta vue la rendra triste ; si elle a des enfants de toi, tu les verras, fils d'un vieillard, frappés d'une vieillesse prématurée ; tu sauras qu'il y a dans le cœur de ta femme une douleur cachée et permanente, un gémissement sans fin, parce qu'elle ne verra jamais passer un jeune couple, elle n'entendra pas un chant d'amour sans penser à tes cheveux blancs, à tes yeux éteints, à tes caresses qu'elle redouté. Homme ! tu as vécu ; songe à la mort et non à la vie ; laisse à de plus jeunes le soin de tresser des berceaux, tu ne peux que creuser des tombeaux.

Ainsi la raison dut parler sévèrement à lord Blackstone avant ce mariage fatal ; mais le malheureux avait refusé de l'entendre ; il écouta le langage de la passion, langage complaisant et perfide, qui développe en nous toutes les illusions, qui façonne toutes les réalités au gré de notre égoïsme. Victime d'une passion qu'il n'eût

pas le courage de comprimer, il n'avait pas le droit d'accuser un autre que lui-même de la chute de Florentine et de son propre malheur.

Florentine ! Qui donc l'obligeait à ce mariage ? La loi et le prêtre ne lui avaient-ils pas demandé tous deux : Consentez-vous à prendre pour époux ce vieillard chauve et ridé ? N'avait-elle pas répondu : — Oui ! — Qui l'avait empêchée de répondre : — Non ! — Librement, elle s'était liée du lien que la mort seule peut briser. Souffrir en silence, honorer comme un père celui qu'elle ne pouvait aimer comme époux, respecter la foi du serment et prier, telle devait être désormais sa vie.

Sans doute elle était moins coupable que lord Blackstone ; sa famille, séduite par un grand nom, par une alliance considérable, avait sacrifié cette jeune fille au contentement d'une vaine gloriole ; quand elle avait résisté et pleuré, en disant : « Je ne l'aime pas ; » quand le fantôme idéal qui vit au cœur de toute jeune fille s'était dressé dans son imagination, et que, le voyant, elle disait : « Je serai malheureuse avec ce vieillard, » de coupables parents avaient répondu : « On s'habitue à cela ; ce n'est pas l'amour qu'il faut chercher dans le mariage ; la fortune tient lieu de tout ; un grand nom vaut mieux qu'un jeune mari ; la position sociale est tout dans la vie. » Sans doute on avait égaré l'esprit de Florentine avec ces détestables sophismes ; mais, chez elle aussi, la passion n'avait-elle pas sacrifié le cœur ? N'avait-elle pas immolé sa jeunesse à la pensée qu'elle serait reine dans les salons, et que, par le nom et la fortune, elle écraserait ses rivales ? Si, pendant cette nuit lugubre, Florentine fit un retour vers le passé, combien ne dut-elle pas frapper sa poitrine et dire : Cette coupe remplie de fiel, c'est moi qui l'ai versée.

Du vieillard et de la jeune femme, je passai à Saint-Lambert. Il fut une époque où je l'avais connu sensible à de généreuses idées. Sa dépravation fut l'œuvre des leçons et des exemples du temps. Quand, tous deux, au début de la vie, nous nous étions rencontrés à Paris, nous eussions traité de calomniateur celui qui nous aurait dit : « Vous penserez ceci et vous ferez cela. » Comment donc s'était-il ainsi corrompu ?

Dès le commencement il avait rencontré comme moi des cœurs flétris et des esprits faux, dont il avait écouté les dangereuses leçons. Qu'avait-il lu, qu'avait-il entendu dans nos romans, sur nos théâtres, échos présumés fidèles de nos mœurs ; peintures falsifiées de l'histoire,

et le seul livre, cependant, où la jeunesse contemporaine apprend ce que furent les temps passés ? Dans le secret de la famille on ne lui avait révélé que de honteux mystères et que de rares vertus ; dans les rapports sociaux l'égoïsme, la cupidité, la bassesse ; comme de problématiques exceptions, un peu de dévouement et d'honneur ; dans la magistrature, la concussion ; dans le clergé l'hypocrisie ; dans le commerce le vol ; dans le gouvernement, un odieux machiavélisme ; dans la royauté, l'assassinat, la tyrannie, la luxure couronnée ; dans le peuple, la haine, la brutalité, la dépravation : voilà ce qu'il avait appris dans les livres et sur les théâtres, peint par les habiles, avec tout l'éclat du style et de la pensée. Il crut à ce ravalement absolu de l'humanité, et, théoriquement, il lui voua d'abord un immense mépris.

Peut-être, s'il se fût trouvé dans sa vie quelques faits pour lui servir d'antidote au poison que la littérature moderne a versé dans la société, cet esprit, naturellement élevé, fût-il revenu aux sentiments nobles de sa première jeunesse ; mais le hasard le servit mal. La première femme qu'il aimait était une de ces créatures vénales qui font métier de trafiquer des paroles et des semblants de l'amour ; trompé par elle, il reporta sur toutes les femmes un douloureux ressentiment. Ses premières relations d'intérêt le firent dupe d'un fripon ; il saisit cette occasion de ne plus croire à la probité. Il rencontra de faux amis et, trahi par eux comme par tout le reste, il prit le parti de s'isoler au milieu d'un monde où il ne voyait que des ennemis.

Les leçons, l'exemple et la préoccupation trop exclusive de la personnalité, jetèrent dans cette riche nature un germe de scepticisme que le temps développa. Tout nier, tout flétrir, tout dominer, tout briser devint pour lui une passion systématique.

De ces trois êtres, dont deux avaient fini par une mort affreuse, dont le dernier allait vivre désormais entre deux tombeaux, entre la honte et le remords, ma pensée retombait sur moi-même.

Et moi aussi, j'avais passé, comme Saint-Lambert, par des épreuves terribles ; comme lui j'avais dit, dans mes jours de criminelle exaltation : l'homme joue, en ce monde, une parade sans objet ; nulle intelligence ne croit au sérieux de son rôle ; imbécile est celui qui ne sait pas se faire une large part sur les planches de bateau où travaille la société.

Ma décomposition morale avait marché moins vite, mais le temps pouvait m'amener à finir comme Saint-Lambert, avec le sarcasme à la bouche. Il avait fallu qu'une circonstance providentielle me conduisit dans cette maison peuplée d'âmes saintes, où ne rencontrant que des vertus, vivant au milieu d'un calme profond, d'une croyance ardente, d'une résignation absolue, je m'étais senti retrempe dans les idées premières de ma jeunesse.

Là j'avais retrouvé la famille aimante par le cœur, solidaire par le christianisme, forte par la tradition. Oh ! combien j'étais éloigné maintenant de ces théories monstrueuses qui mettent au-dessus de toute loi les emportements de la passion. Ma pensée dévorait l'espace qui me séparait des lieux où la lumière éteinte en moi avait commencé de se rallumer ; fortune, plaisirs, vanité ne m'étaient plus rien ; j'aspirais au jour où je pourrais abjurer dans les mains de ma bien-aimée mes folies et mon ancienne adoration du veau d'or.

La nuit s'écoulait dans ces réflexions, pendant que le galop des chevaux nous emportait là où j'avais laissé mon cœur. Aux relais, quand le rayon de quelque lumière tombait sur lady Blackstone, je considérais cette pauvre femme et je me disais :

Les hommes s'agenouillent devant la fortune, et ceux qu'elle favorise sont un objet d'envie ; celle-ci était riche, elle aussi a désiré la richesse ; mais de quoi lui ont servi ses millions ? Non, la fortune n'est pour rien dans notre bonheur. Qui sont ceux qui me disent : ne laissez pas échapper l'occasion de faire ce grand mariage ; étouffe ton cœur et sois riche. Ceux qui me parlent ainsi, je ne les estime point, et moi-même, à l'époque où je disais ces mêmes paroles, je me sentais abaissé à mes propres yeux.

Le vulgaire ne voit dans la société que ce qui brille et sonne : sous le velours, sous les diamants, derrière le voile éclatant des grandes fortunes, l'œil de la foule n'aperçoit pas les douleurs, son oreille n'entend pas les sanglots. Que manquait-il, en apparence, à cette jeune femme, à son mari que le prêtre d'un village obscur veille à cette heure, en disant l'office des morts ? Dans leurs salons, au bal, à l'Opéra, partout où rayonnait leur faste, on les regardait avec envie ; et cependant quelle catastrophe s'appretait sous l'insolence apparente de leur bonheur ! Que reste-t-il de tout ce bruit ? du sang et des larmes.

Non, non, je ne sacrifierai pas ma vie ni l'avenir de mon cœur ; je n'épouserai pas Berthe de Langenais avec tous ses millions, parce que ni mon hôtel, ni mes chevaux, ni mes valets, ni mes chiens, ni le plaisir, ni le bruit, ni l'admiration des sots, ni leur jalousie confondue, ne m'empêcheraient de penser à Claire, parce que nulle satisfaction sensuelle ou vaniteuse n'arracherait de mon cœur l'image de la bien-aimée.

Le jour me surprit et me laissa dans ces pensées qui me remplissaient d'une force toute nouvelle.

Au moment où nous allions arriver, M. de Langenais prévint lady Blackstone.

— J'ai refusé, lui dit-elle, de vous suivre au couvent ; maintenant, je vous supplie de m'y conduire.

Nous descendîmes à la porte même de la maison religieuse qu'indiquait cette pauvre femme ; M. de Langenais y entra seul. Au bout de quelques minutes il revint, et lui dit qu'on l'attendait. Mon cœur se serra quand je vis s'ouvrir et se refermer sur elle la porte de cet autre monde où l'attendaient le recueillement, le silence, la prière, l'oubli.

La voiture nous emporta.

— Son expiation va commencer, dis-je à M. de Langenais.

— Elle se repent, me dit-il, elle y trouvera la paix.

Quand elles nous entendirent arriver, les deux cousines vinrent au-devant de nous : la vue de ces deux êtres pleins d'innocence et de calme me reposa du drame lamentable qui s'était dénoué sous nos yeux.

Malgré que nous fissions bonne contenance, autant que possible, l'altération de nos traits ne pouvait leur échapper. Claire surtout, impressionnable à l'excès, parut s'en alarmer ; les caresses de son père et la tendresse que je lui témoignai ne réussirent qu'avec peine à la calmer.

Cette nuit, malgré les fatigues du voyage et la violence des émotions que j'avais subies, je dormis à peine ; une inquiétude fiévreuse me tenait éveillé ; je sentais que Claire et moi nous avions besoin de nous voir et de nous parler.

Le curé de Notre-Dame avait obtenu la promesse que je me tiendrais sur la réserve, mais je n'avais plus la conscience de moi-même ; un entraînement plus fort que la froide raison, m'obligeait à m'abandonner au courant de cet amour, et, du reste, ma décision était désormais inébranlable.

Le lendemain, tout reposait encore dans l'hôtel, et je me promenais déjà par les allées solitaires du jardin, en attendant l'heure de nos tacites rendez-vous. Je ne savais pas bien encore ce que je dirais à Claire ; mille projets fantasques se heurtaient dans mon esprit ; il en sortait de ces phrases, de ces discours tout faits, que les amants composent à l'avance et qu'ils oublient en se voyant, pour ne plus écouter que l'inspiration.

Si ma promesse au curé de Notre-Dame me revenait en mémoire, ma conscience complaisante me suggérait de faciles accommodements. Que veut-il ? me demandais-je ; essayer de me séparer de Claire ? Je ne le veux ni ne le puis. Ma route est tracée, ma volonté est fixée ; je n'ai plus besoin que d'une chose : savoir si Claire est bien à moi comme je suis à elle.

Je n'attendis pas longtemps. Sa croisée, phare mystérieux que ne quittaient pas mes regards, s'ouvrit au soleil levant ; elle me vit, me fit un signe affectueux et descendit au jardin.

Elle vint à moi sans embarras, comme je fus vers elle. Quelle crainte eût pu s'éveiller dans cette âme que la pensée du mal n'avait jamais effleurée ? Elle me donna la main sans hésitation, et nous marchâmes ainsi vers un banc de pierre isolé des fenêtres de l'hôtel par un massif de quelques arbres. Je la fis asseoir et me mis près d'elle, tenant toujours sa main, qu'elle ne retirait pas. Elle était un peu pâle et je voyais battre son cœur ; un instinct secret le faisait aller au-devant de mes paroles.

— Ma cousine, lui dis-je après une courte pause de recueillement, j'ai à vous dire des choses très graves.

Elle leva vers moi ses grands yeux bleus. Je continuai :

— Savez-vous ce que je suis venu faire ici, à Dijon, chez vous ?

Elle parut étonnée de ma question.

— Mais, dit-elle en souriant, je pense que vous êtes venu nous voir, faire connaissance avec nous, quoiqu'un peu tard.

Claire ignorait donc mon projet de mariage avec sa cousine ; je me sentis plus à l'aise, car je redoutais une explication, que son ignorance m'épargnait.

— Eh bien, lui dis-je, je suis heureux d'être venu ; heureux et malheureux tout à la fois.

— Malheureux ! pourquoi ?

— Parce qu'il faudra que je m'en aille.

— Vous en aller ! et pourquoi ne pas rester avec nous ? Ici, tout le monde vous aime tant !

— Mais, ma cousine, vous-même ne resterez pas toujours ici. Vous avez vingt ans, avant peu vous serez mariée.

Elle baissa les yeux, triste et interdite.

— Non, dit-elle.

— Cependant, si un homme bien né, jeune, riche, bien élevé, digne de vous, en un mot, vous demandait à votre père ?

Je prononçai ces paroles avec effort ; je tremblais, comme si, d'avance, je n'étais pas sûr de sa réponse. Elle essaya de me retirer sa main et je la vis devenir plus triste.

— Vous pensez donc à vous en aller ? me dit-elle.

— Oh ! ma cousine, je voudrais passer ma vie auprès de vous !

— Eh bien ! ne partez pas.

— Mais si je reste si je reste, puis-je ainsi vous voir, vous parler, ne point vous quitter, sans achever de devenir fou ?

— Fou ! répéta-t-elle avec étonnement ; et pourquoi ?

— Ecoutez, ma cousine, vous êtes une enfant, pure comme les anges ; vous ne me comprenez pas, mais il faut que je sache si votre cœur m'entend. Claire, vous rappelez-vous le premier jour où je vous ai vue ? C'était à l'Eglise Notre-Dame. Sans vous connaître, sans vous avoir parlé, je ressentis pour vous un entraînement irrésistible. Une voix secrète me parla, et quand je ramassai la rose que vous aviez laissé tomber quand je vous la rendis, je me sentis tout frémillant ; depuis que je vous ai vue, je vous ai connue, j'ai subi l'attrait de votre ineffable beauté, de la grâce charmante qui est en vous ; nos causeries, nos entrevues solitaires, tout ce qui m'a rapproché de vous m'a charmé ; s'il me fallait vivre sans vous, maintenant, je crois que je mourrais. Claire, ceci est de l'amour.

L'incarnat de la pudeur couvrait son beau front, mais elle m'avait écouté avec ravissement.

— Mon cousin, me dit-elle, je n'ose pas vous répondre.

— Ma cousine, si je parlais, me regretteriez-vous ?

— Oh ! oui !

— Et si je demandais à votre père cette main que vous m'abandonnez, me la refuseriez-vous ?

Elle leva vers moi ses grands yeux chargés de langueur.

— Claire, murmurai-je à son oreille, vous m'aimez donc ?

La pauvre enfant couvrit ses yeux avec la main restée libre ; je la pris par la taille et je l'attirai vers moi ; je la sentis frissonner, mais elle me laissa faire et, la tête penchée sur mon épaule, elle se mit à pleurer.

Toute parole humaine fut restée pâle auprès de cette éloquence des pleurs, nous restâmes silencieux l'un et l'autre, doucement unis dans cette chaste étreinte et mêlant nos larmes que le bonheur faisait couler.

Quand je la vis plus calme, je m'agenouillai devant elle, et je pris ses mains :

Claire, notre amour vaut la fortune des rois ; je crois en vous comme je crois en Dieu, je suis à vous comme à lui. J'irai trouver votre père, et je lui dirai que nous nous aimons. Adieu.

J'effleurai de mes lèvres sa main charmante et je m'éloignai lentement, suivi de son angélique regard. Au moment de la perdre de vue, je me retournai, et lui envoyai de ma main un de ces baisers que les amans font voler à travers l'espace et que les sylphes de l'air savent transmettre avec tant de fidélité. Elle porta ses mains à ses lèvres, et je m'enfuis transfiguré.

Je traversai le vestibule en courant, et j'arrivai d'une haleine chez le curé de Notre-Dame. Je lui racontai tout.

— Vous avez manqué à votre promesse, me dit-il d'un air triste. Je suis bien inquiet pour Berthe qui vous aime, pour Claire, pour nous tous.

— Je l'aime ! elle sera ma femme ou j'en mourrai, lui disais je en arpentant la chambre à grands pas.

— Ah ! jeunes gens ! vous êtes toujours les mêmes, disait le bon vieillard moitié sérieux et moitié gai, toujours les mêmes folies !

Après avoir tenu conseil, il fut décidé que nous irions tout dire à M. de Langenais.

Le comte parut atterré de cette révélation, qui renversait tous ses projets.

— Mais, malheureux ! me disait-il, Berthe vous aime.

J'avais tout l'entraînement, mais aussi tout l'égoïsme de l'amour.

— Je ne puis aimer, lui disais-je à mon tour, qu'une femme au monde, l'aimer saintement, d'un amour absolu ; j'ai pour Berthe l'amitié d'un frère, mais il m'est impossible de l'épouser sans faire son malheur et le mien. Je suis sans fortune : vous pouvez me refuser Claire ; mais

avec du courage, du travail, du temps, je puis refaire ma position perdue ; gardez-la-moi, j'attendrai.

Et comme je le voyais ébranlé :

— Rappelez-vous les paroles de lord Blackstone mourant :

« Maries ta fille à l'homme qu'elle aimera »

Voici quel fut le résultat de notre longue conversation.

Le curé de Notre-Dame et M. de Langenais voulaient être bien sûrs que ceci n'était point un entraînement passager, une coup de tête de ma part, une surprise pour l'inexpérience de Claire ; c'est pourquoi, afin de ne rien précipiter, on me demandait de partir pour la Suisse et d'attendre. Dans un mois, je recevrais à Neufchâtel une lettre qui fixerait mon sort, en m'apprenant si Claire m'aurait conservé son amour.

De mon côté, j'aurais le loisir de la réflexion, j'écrirais, je ferais connaître l'état de mon cœur, et je pourrais revenir à nos anciens projets, qui étaient de rétablir dans tout son éclat, par mon mariage avec Berthe, le nom appauvri des Langenais.

A déjeuner, on prévint les deux cousines que j'étais appelé en Suisse pour une affaire importante, et que je reviendrais dans un mois. Berthe pâlit légèrement ; Claire faillit se trouver mal. Le curé de Notre-Dame, qui était resté à déjeuner, me regarda d'un air de reproche.

Je devais partir dans deux heures. Quand nous fûmes au salon, je demandai à mes cousines de me donner un souvenir qui pût me servir de talisman pendant le voyage.

Berthe réfléchit un instant ; puis elle prit son livre d'heures et me le donna.

— Tenez, me dit-elle, je n'en connais pas de meilleur que celui-ci.

Claire hésita et me dit :

— Je vous chercherai quelque chose avant votre départ.

— Comme j'allais descendre pour gagner la voiture qui allait m'emporter vers l'exil, je la rencontrai sur l'escalier ; elle tira de son sein un petit sachet de velours et me le remit.

— Vous y trouverez, me dit-elle, une fleur que vous connaissez déjà : c'est la rose de Notre-Dame.

Je me soumis presque gaiement à cette épreuve de l'exil : que pouvais-je redouter ? Était-il désormais possible à Claire de m'oublier ? Ne savais-je pas que son père l'aimait trop saintement pour essayer de lui arracher un refus qui aurait pu faire obstacle à son bonheur ? En admettant même qu'il n'y eût de sa part qu'un entraînement passager, si Claire devait me dire : renoncez à moi ; eh bien ! je l'aimais assez pour sacrifier à son repos toutes mes espérances. S'il en est ainsi, me disais-je, je passerai les mers, et j'irai chercher au loin la mort ; la mort ! car l'oubli me semblait impossible : contre de telles douleurs, il n'est d'abri que le cloître ou la tombe. Ceux qui n'ont point aimé ne me comprendront pas ; mais, s'il en est dont la vie se soit arrêtée aux pieds d'un ange comme celui qui remplissait ma pensée, ceux-là retrouveront dans ces pages un souvenir d'eux-mêmes ; s'il en est dont le cœur se soit ouvert aux aspirations d'un chaste amour, ceux-là m'entendront comme un écho du ciel qu'ils ont revé.

Mais, non, Claire ne devait pas m'oublier. Dans cette nature virginale qui avait appris l'amour au pied de la croix, les impressions pures que je laissais devaient germer et grandir. Dans cette âme élevée, il ne pouvait y avoir de place pour deux amours. Prédestinés l'un à l'autre, rien désormais n'avait la puissance de nous désunir.

J'avais évité de prendre, pour rentrer en Suisse, le chemin suivi par lord Blackstone et Saint-Lambert quand ils s'acheminaient vers leur dernier jour. Pour les suaves idées que j'emportais, j'aurais redouté l'aspect de ces lieux encore humides de leur sang ; rien n'était plus en moi que bonheur et qu'espérance ; replié sur moi-même, je savourais en paix toutes mes joies.

Tu sais, mon ami, comment on voyage en Suisse. Nulle existence ne convenait mieux à l'état de mon esprit, puisque j'y trouvais à la fois la solitude et le mouvement ; la solitude, qui laissait le champ libre à mes rêves ; le mouvement, nécessaire à l'agitation fébrile que je puisais dans l'attente.

Je sortis de France par Besançon, et, sans guide, seul, au hasard, je m'aventurai dans les montagnes.